

PIERRE ALECHINSKY
Plume et pinceau



H.M. vu par André Morain,
Paris, 1975



251

Mouvements, 1950.
Encre de Chine, 32 x 24 cm.

Vers la fin, en mauvaise santé (angine de poitrine), H.M. aura peint et dessiné néanmoins beaucoup, et beaucoup écrit, et même sera sorti chaque fois que possible ou par beau temps. Ainsi pour voir comme un jeune peintre ses œuvres aux cimaises d'une exposition. «En mauvaise santé sans doute, mais vos dessins, vos peintures sont en excellente santé.» Je regardais un petit paysage taché, fait d'arrière-plans futurs, sur lequel tombe une manière de grille oblique et turquoise, les barreaux d'un ciel brutalement proche. «Vous avez ce rare sens de l'instinct et de l'instant.» Alors lui, l'œil aigu, malicieux : «La peinture et le dessin aident. Il faut bien qu'ils viennent à nous quand on a besoin d'eux.» (*Au Grand Palais, Paris, 1983*).

*

Un barbare en Asie compta dans ma décision, à défaut de Chine, d'embarquer pour Yokohama. Plus tard, comme enfin je lisais un Victor Segalen (roman dans le roman «qui ne sera jamais écrit», dont le personnage central, un Belge, fait valoir la fameuse opacité orientale), je me demandai si ce livre de 1911 n'avait pas pour Henri Michaux joué le rôle qu'*Un barbare en Asie* avait joué pour moi. Le rythme du voyage, en 1955 encore, semblait immuable par la vieille voie maritime d'Extrême-Orient, un mois pour l'aller, tout un autre mois pour le retour, même lente avancée qu'au temps de la vapeur. A présent, sur un coup

de tête, d'un coup d'aile on peut s'envoler pour le fin fond du monde et rentrer chez soi n'importe quand sans être en souci de dire adieu à personne, tant les adieux n'ont plus de raison, ni ne sont de saison dans une géographie réduite à l'échelle des vitesses brèves.

*

Au retour j'emportai l'idée tenace que jamais je ne reverrais mes nouveaux amis. Le Japon reprenait ses distances.

J'avais été l'hôte d'un bonze connu là-bas pour prendre parfois des pensionnaires — un couple de vieilles anglaises, un vétéran américain de la guerre de Corée en crise mystique, quelque thésier ou thésière, etc. Il avait obligeamment tenu le pinceau dans *Calligraphie japonaise*. Son style, face à la caméra, présenterait de l'intérêt au montage, du panache, costume et décor aidant. Ses attitudes théâtrales d'homme de robe m'avaient séduit. Son pas martial et feutré sur le poli du parquet. Sa manière d'offrir de l'alcool de riz (pour lui un peu d'eau) en lançant «Buvez, Chrétien !» et d'intimer l'ordre, chaque soir, de se tremper dans une eau quasi bouillante avant d'aller dormir — choc qui la première fois avait fait battre si fort la chamade à mon cœur (feu de braises sous la baignoire) que les soirs suivants je fis semblant, remuai une planche.

Par exemple ç'eût été, à mon sens, inimaginable qu'il quitât son temple pour une visite à Paris. Pourtant ce qu'il fit, annoncé par prospectus.

Tournée de conférences en Europe.

Le Maître Ogata Sohaku.

Saison 1957.

Kyoto et le Zen.

Sur le seuil, je ne le reconnus pas immédiatement... Ogata San à Belleville, déguisé en clergyman ! Sans doute, à mes yeux, costume trop banal pour un templier en déplacement. De plus, je ne l'avais jamais vu aussi bougon. Fatigué ? Déçu, par le filet d'eau tiède de l'hôtel : «Ils inscrivent *hot* sur le robinet !»

«Qu'est-ce que ça veut dire ?», désignant d'un bref mouvement du menton un tableau indécis, entaché de soucis et

repentirs, posé sur un chevalet, près de la fenêtre de mon atelier à travers laquelle rien ne lui parle, aucune référence — tours Eiffel ou Saint-Jacques, mer grise de toitures jusqu'aux rebords lointains de la cuvette, Suresnes, le Mont Valérien. Rien.

«Parle !»

Le titre de mon improbable tableau trouvé pour l'occasion, retransmis, aboyé par l'interprète (bloqué, Maître Og...), lequel aussitôt se tourne vers moi : demain, invitation chez Monsieur et Madame Jacques Masui, spécialistes des extrêmes-philosophies orientales, avec Ogata San bien sûr :

«Il y aura Henri Michaux».

.....

Qu'avais-je retenu ?

Une délectation sonore ?

Un mirage ?

Des alentours du temple, non loin derrière la très réelle cloison de papier, émane le rythme choral d'une cantate. Dépaysement, sur fond coulissant de ciel de pleine lune avec branche de pin en amorce, ou superposition ? Des larmes de Bach au bord des yeux, apercevoir dans le jardin deux rangées de petits uniformes, des étudiants *japonais* chantant en allemand face à leur professeur — il leur avait dit : «Cette nuit la lune et les étoiles brillent, si nous allions chanter *Am dritten Weihnachtsfeiertage* ?»

Assis sur une bergère, Ogata San paraît toujours aussi esquiné par le décalage horaire. Dérive générale. Madame Masui revient de la cuisine avec des gâteaux et du thé. Froid admissible dehors, mais la température artificiellement élevée du salon doit lui être intolérable. On parle Japon. L'académicien Georges Duhamel s'est contenté de le traverser en chemin de fer — et quel toupet que de publier au retour *Le Japon entre le passé et l'avenir* ! Murs lambrissés, comme dans un Magritte.

Masui...

Un Masui reste lié à l'histoire des chemins de fer, une rue Masui longe la gare du Nord à Bruxelles. Elle fut rasée en 1944 par un bombardement. Volontaire pour le déblayage (et manquer l'école), j'avais le casque militaire, un brassard, un masque à gaz. Quand enfin je compris que la jeune fille morte depuis des jours

n'était point assise mais croquée en deux, à l'envers, il avait fallu poursuivre, continuer à la dégager de toute l'engobe de poussier et de gravois. Madame Masui sert le thé : «Malheureusement, je n'ai que du sucre en poudre. Voulez-vous un peu de lait ?» Nous avions transporté la jeune fille à la morgue, une salle de gymnastique à quelques centaines de mètres. Jeune fille — tout à coup boîte en bois blanc parmi des rangées de boîtes en bois blanc. Je me lavai les mains dans un seau de créosote.

«Jamais de lait, pas de sucre», prévient l'interprète.

«Pourtant du meilleur Ceylan ! Mais quel thé utilisent-ils pour la Cérémonie ?»

Ogata San n'entend plus rien, il dort, paupières baissées, buste droit, mains symétriquement à plat sur les cuisses. «Il médite», nous explique Monsieur Masui. «Comme il a l'air bon», ajoute Madame.

«Dénué de méchanceté», corrige Henri Michaux.

Au réveil, il s'agenouilla, fit une démonstration de calligraphie et plusieurs taches d'encre indélébile sur la moquette. «Oh, cela ne fait rien», se forcèrent les Masui.

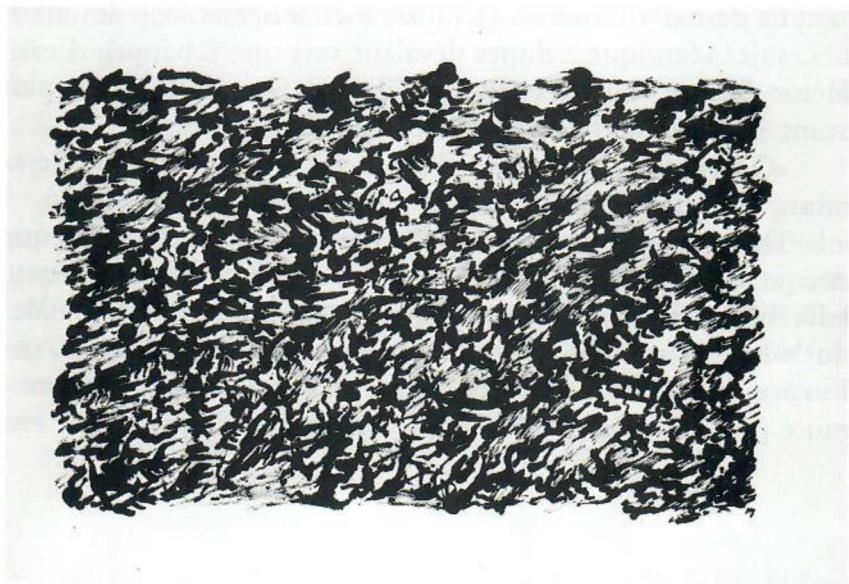
Je raccompagnai à leur hôtel le bonze et l'interprète, Henri Michaux rue Séguier. On parle Belgique.

«Vous arrive-t-il d'y retourner parfois ?» risquai-je.

«Il y a longtemps que j'ai coupé mon cordon ombilical.»

*

Éparpillées sur la table du petit atelier, quelques encres et peintures achevées, abandonnées, signées ou non, pêle-mêle. Octobre 1984. Parmi les encres, sortis d'un pinceau qui voyage en se retournant, des personnages viennent se concentrer dans un rythme à eux, en indépendance et fermeté, laissant vivement courir le blanc du papier. Et les peintures : toute une suite de montagnes solitaires aussi équilatéralement triangulaires que la montagne de pierailles jadis photographiée par Brassai où, simples figurants, Michaux et sa femme sont juchés le plus loin possible de l'objectif.



Sans titre, juin 1960.
Encre de Chine, 69 × 109 cm.
The Solomon R. Guggenheim Museum, New York.



Sans titre, 1968.
Acrylique, 56 × 75 cm.

La dernière terminée et l'ultime en suspens sont des marines, sujet identique : dunes dévalant vers une échappée d'eau. Même format, même cadrage. Fallait-il pousser l'ultime plus avant ? Ou se bien garder d'y toucher demain ?

«On en reparlera», avait-il dit à son amie, à la veille de sa mort, lui faisant presque partager une hésitation de routine.

Dunes désormais si particulières que l'on se demandera, que déjà je me demande s'il n'y a pas eu, par acquis d'inconscience, telle finale référence flamande aux sables et broussailles de la Mer du Nord. A tort, car de son point de vue de peintre au travail l'image de ces dunes-là n'aura été considérée que dans une continuité propre à se perdre dans la journée des temps.

*

Gravissant l'escalier quatre à quatre, s'ouvrant la porte, Michaux marchant à moi : «C'est un traquenard, vous l'avez fait exprès, m'inviter à cette exposition. Je ne veux aucun fils.» Mais il était arrivé tard, la galerie déjà fermée; dans la demi-obscurité il n'avait dû apercevoir de Dotremont que des rubans d'encre sur des écrans de papier. Traits, taches et vivacité proches... «sans que vous ayez pu par la porte vitrée distinguer leurs transcriptions minuscules, d'un crayon calme, dominé, chaque image ou plutôt chaque mot d'abord illisible offrant à tous les coups du pinceau son texte réel.» L'avais-je rassuré ? Sourire : «Des logogrammes ? Alors c'est autre chose. Il écrit, lui.» (*Galerie de France, Paris, 1978.*)

*

«Ma foi non !» répondit-il, s'esclaffant.

«Allez-vous mieux ?» s'était-on enquis, à trois jours de sa mort.

*

Les portes nous furent ouvertes jusqu'à celle, béante, du crématoire.

Sa dépouille à la flamme. «Oh, cela prend une heure facile !»,

à Cioran qui demandait au préposé combien de temps — pour les cendres.

*

Celui qui savait refuser... Savoir refuser ! Le livre de poche, par exemple, selon sa morale d'un trop courant accès à une vaine popularité. «La culture se mérite», jetait-il; quant à lui, repoussant avec la même juvénile énergie jusqu'à l'édition dans *La Pléiade* de ses œuvres «complètes» — incomplètes forcément —, bref de son vivant la gloire sur papier bible. «Quel vivant ? Relire des épreuves ? Corriger ? M'empêcher de continuer ?»

*

Dans ce rêve, retour d'Henri Michaux, tweed, gabardine : il me venait dire du bien de ma peinture et, sans laisser le temps de placer un mot de rengorgement, repartait comme il était venu — d'un pas souple, élégant —, m'abandonnant avec ses compliments. C'est gentil de ma part.

*

De coursives en volées d'escaliers descendant aux entrailles, je pénètre dans la cabine, — décidément mal repérée l'autre jour à l'agence. Hublot aveugle et blindé, rivets rouillés dans la tôle courbe, ligne de flottaison certainement très au-dessus de la tête. Ici, le jaune électrique de la veilleuse, sinon l'obscurité. Cherbourg - New York : quatre jours à fond de cale.

Je sors la lecture emportée pour la traversée : *Connaissance par les gouffres*.

*

Les mots traînent la patte derrière l'image. Jamais avec Henri Michaux. L'imprimeur lui présente la première épreuve d'une de ses lithographies noire de vie :

«Mes alevins», voit-il.

*

Lui, le rédacteur chez Skira de la notice en rabat de couverture d'*Emergences-Résurgences*. Autobiographie non signée, mais la discrétion parle : «N'aime pas que l'on voie ses photographies et que l'on en sache trop sur lui. N'a-t-il pas raison ? Il a ses livres : de *Qui je fus* (1927) à *Façons d'endormi, façons d'éveillé* (1969) — plus de vingt titres. Et ces images où nous le lisons aussi.»

*

Il parlait avec un accent rare, ce chauffeur de taxi parisien, indécidable par un autre que moi, pensai-je avec l'accent interne dont je dispose. Encore un Belge honteux qui s'efforce de brouiller les pistes, débusquons-le en douceur.

«Êtes-vous du Nord ?»

«... du tout. Vous ne devinerez jamais. Parfois un client me prend pour un Suisse, souvent je passe pour Alsacien, Luxembourgeois. Personne n'est encore tombé juste, — à l'exception d'un ancien...»

«Belge ?»

«Bègue, Monsieur. Je fus bègue. On nous apprenait à parler ain-si en ar-ti-cu-lant tout-tes les syl-labes. Nous devions chanter les mots.»

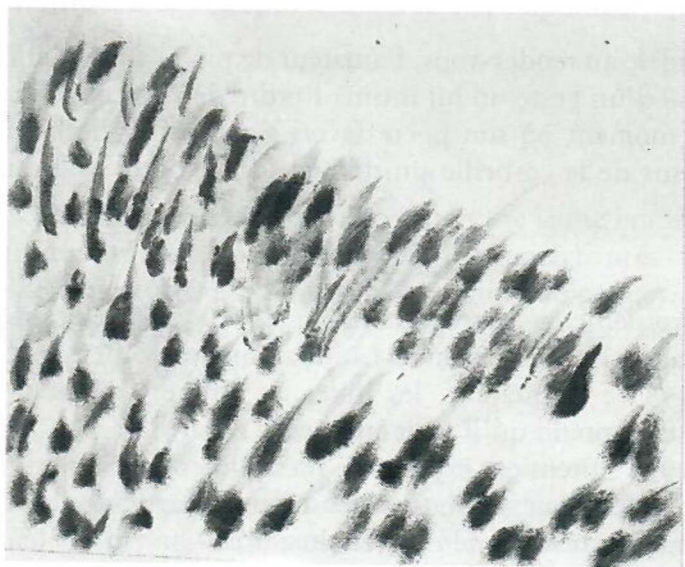
Je rapportais cette conversation à Henri Michaux. Il conclut :
«De tous les peuples de la Gaule, les bègues *fortissimi sunt*.»

*

Hier aux marché aux puces je trouve un lot de vieux numéros de *la NRF*, Henry Michaux (avec un i grec) surgit en couverture du numéro 164 entre Marcel Proust et Paul Valéry. C'est ce jeune homme de vingt-huit ans dont on publie un poème, *Le Grand combat*. «Il l'emparouille et l'endosque contre terre...» J'ouvre. L'abonné de 1927 s'en est offusqué, il a tracé au crayon une accolade avec un point d'interrogation dans la marge, l'air de dire : hé quoi, ils sont tombés sur la tête rue de Grenelle ! Mais dix ans plus tard, au sommaire du numéro 290, une croix du même crayon



Sans titre, octobre 1984.
Peinture acrylique, 38 x 48 cm.



Sans titre, octobre 1984.
Peinture acrylique, 38 x 48 cm,
l'ultime, inachevée.

distinguera Michaux, qui publie «Documentaire». L'abonné au point d'interrogation s'est laissé gagner, il savoure, souligne dans le texte : «Quand la maladie, aidée des tambours de la fièvre, *entreprend une grande battue dans les forêts de l'être, (...)*».

*

D'Henry, il opta pour Henri; au-delà de la trentaine il ne supporta plus d'en apercevoir l'orthographe parentale, anglicisée (bourgeoise manie belge), sur les couvertures de livres et revues.

*

Cette autobiographie discrète, secrète : «Né à Namur en 1899. Enfance difficile... à Bruxelles : indifférence, inappétence, résistance.» Mais, à qui lui demanda dans quel quartier :

«Le haut de la ville !», du ton de quelqu'un surpris qu'on ait pu en douter.

*

Fidèle au rendez-vous, l'amateur de pièces autographes arriva juste — d'un geste on lui intima l'ordre de s'asseoir et patienter — au moment où son poète favori s'occupait à déchirer menu au-dessus de la corbeille un dernier lot de notes et brouillons.

*

Troisième et dernière bribe : «1920 : Matelot, découvre le voyage. 1922 : découvre Lautréamont et le besoin d'écrire. 1927-1931 : l'Equateur, les Indes, la Chine, le Japon; il part *contre* et apprend qu'il peut être *pour*. A partir de 1937 : la peinture. 1956 : première expérience mescalinienne. Son rythme : le voyage et le retrait, les mots et les signes, les aventures de l'hallucination, du rêve vigile et de la lucidité.»

Ainsi se définissait-il.

*

Commentant le *nja* danois, leur oui-non d'hésitation : «Existe-t-il chez eux un oui-oui-non, une sorte de nord-nord-est ?» (*noté en 1954*).

*

Le Capitaine Haddock arrose ses ennemis d'insultes expérimentales. James Ensor, francophone d'Ostende, trouva pour défendre sa cause picturale quantité de mots puissants et bruissants nouveaux. Dans *Le Grand combat* Henri Michaux lâche d'entrée des menaces jamais entendues d'oreille d'homme. Sur ce terrain, dépasser les Français pourrait fort bien être une stratégie linguistique belge. Dans la pénurie relative du vocabulaire donné au départ, c'est comme ça qu'ils se font les dents.

*

Jeu de cape de l'éditeur d'art, bras ouverts d'admiration et voix vibrante : des louanges, des louanges, de plus en plus de louanges. Plume a fait discrètement mouvement. Deux pas en arrière. A la cantonade, avec perceptible clin d'œil à l'imprimeur, qui vient de reculer lui aussi :

«Tout en amateur.»

*

Ses ultimes envois avec dédicace : l'encore jeune homme. De son écriture, l'adresse sur l'enveloppe. De son écriture, celle de l'expéditeur au revers. De sa main, la fermeture du paquet, la pose des timbres d'affranchissement. De son pas, le bureau des Postes jusqu'à l'avenue de Saxe.

*

Sous la douche matinale l'eau ruisselait, glacée. Des mots par glissements, des phrases (je pensais à H.M., hash aime) se rassemblaient, se groupaient en gouttelettes, dégouлинаient. Me séchant, un instant j'aperçus encore un paragraphe qui venait juste de filer par le tout-à-l'égout.

Alors, assis à la table, mon projet de prendre du papier, la machine à écrire...

Comme je me plaignais de ces défaillances de la mémoire, chez Gilbert Lascault qui me donne à relire *Face aux verrous*, elles font écho : «Il lui tranche la tête avec un sabre d'eau, plaide non coupable et le crime disparaît avec l'arme qui s'écoule.»

Pierre Alechinsky